

Études littéraires africaines

Chemins de traverse

Florence Paravy



Number 26, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035125ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035125ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paravy, F. (2008). Review of [Chemins de traverse]. *Études littéraires africaines*, (26), 70–72. <https://doi.org/10.7202/1035125ar>

À propos de

L'Illusion de l'altérité, de Bernard Mouralis

Chemins de traverse

Cet imposant ouvrage¹⁵³ rassemble une quarantaine de textes, dont quelques inédits, écrits ou parus entre 1971 et 2006 : c'est donc toute une carrière de chercheur qui est ici représentée, alliant diversité et cohérence profonde. L'élaboration de ce type d'ouvrage n'est pas sans danger : il peut s'en dégager une impression de répétitivité, de compilation plus ou moins hasardeuse et de dispersion peu maîtrisée. Si le premier de ces écueils est difficilement évitable (on trouve effectivement dans l'ouvrage quelques redites, qui s'expliquent aisément par l'importance de certaines idées capitales), B. Mouralis a su contourner les seconds : malgré la grande diversité des sujets traités, on perçoit parfaitement le cadre de pensée et les axes théoriques majeurs qui sous-tendent l'ensemble. Aussi la lecture est-elle passionnante et dénuée de toute aridité, la brièveté et la variété des articles renouvelant sans cesse l'intérêt tout en offrant à l'esprit un exercice très stimulant de « puzzle » intellectuel.

Les textes ont été regroupés selon sept axes. Dans la première partie, « L'écrivain et la traversée de l'espace », B. Mouralis s'interroge sur l'insertion de l'écrivain dans un certain territoire, qu'il soit précolonial, colonial ou indépendant, et sur le discours qui en découle. Il y aborde, entre autres, la question du voyage, en soulignant la nouveauté que constitue, dès les *Esquisses sénégalaises* de l'abbé Boilat (1853), le récit de voyage (autobiographique ou romanesque) élaboré par des Africains, alors que le genre est longtemps resté l'apanage des seuls Européens. Mais au-delà de l'espace géopolitique, c'est aussi l'espace littéraire qu'il analyse en termes de champ, dans la lignée de P. Bourdieu. La deuxième partie, « L'écrivain africain et l'Occident : un passé toujours présent ? », est centrée sur la relation entre Histoire et littérature, notamment pendant la période coloniale : au-delà de l'étude des modes de représentation de l'Histoire dans les œuvres de fiction, B. Mouralis analyse aussi la pensée et le discours de certains hommes politiques qui ont lutté contre l'esclavage et le colonialisme, tels que V. Schoelcher ou G. Monnerville. Enfin, il s'interroge sur la construction des savoirs, notamment à travers l'africanisme et les relations qu'entretiennent les littératures écrite et orale. Le titre de la troisième partie en livre les trois mots-clés : « Indépendance, pouvoir, violence ». L'étude des œuvres évoquant l'indépendance haïtienne montre à quel point celle-ci donne lieu à des visions différentes, voire opposées, qui révèlent des divergences plus globales quant à la conception de l'Histoire, du pouvoir politique et de l'indépendance en général. Les autres articles évoquent diverses formes de

¹⁵³ MOURALIS (B.), *L'Illusion de l'altérité. Études de littérature africaine*. Paris : Honoré Champion, Coll. Bibliothèque de Littérature générale et comparée, 2007, 784 p.

violence présentes dans les États indépendants : violence politique des régimes dictatoriaux ou du génocide rwandais, mais aussi violence subie au quotidien par les femmes, que dénoncent un certain nombre d'écrivaines. La quatrième partie, « La question du sujet », est la plus fournie, avec dix articles abordant des questions en apparence fort diverses, mais dont la ligne directrice sous-jacente est la remise en cause d'un *topos* très répandu dans les études africaines : l'idée que le discours de l'écrivain africain se réduirait à l'expression d'une expérience et d'une culture collectives, dont il serait le simple porte-parole. B. Mouralis tente donc de montrer comment l'écrivain peut, au contraire, s'affirmer comme sujet de l'écriture et manifester son « droit à l'écart et au paradoxe » (p. 15), à travers le type d'articulation qu'il établit entre écrit et oral, le recours aux genres autobiographiques ou à l'essai, mais aussi la thématique de l'aliénation et de la folie. Dans la cinquième partie, « Intertextualité et intersections », B. Mouralis différencie deux types d'interactions entre les œuvres : la première renvoie à un processus délibéré de la part de l'auteur, la seconde à un rapprochement qui n'est pas nécessairement volontaire ou conscient. Les articles portent soit sur des œuvres ou des écrivains singuliers (Y. Ouologuem, R. Maran, M. Ndiaye), soit sur des ensembles beaucoup plus larges, que l'auteur confronte notamment à « l'esprit des Lumières ». Dans la sixième partie, « Enseignement et recherche : les enjeux », sont analysés les *a priori* négatifs qui pèsent encore lourdement sur l'étude et l'enseignement de ces littératures. L'auteur interroge également certains modes d'approche de ces corpus, tels que les dictionnaires, les notions de « littérature nationale » et de « classique africain », et souligne, à travers l'image de « l'ombre de Rivarol » (p. 677), l'ambiguïté du rapport entretenu par les écrivains africains avec la langue française. Enfin, la dernière partie, intitulée « Perspectives », présente deux articles très éloignés dans le temps, puisque le premier date de 1971 et le second de 2004 ; l'intérêt de cet écart temporel est justement de mettre en relief toute une évolution : si le premier, qui évoque les relations entre littérature africaine et « littérature du tiers monde », repose sur une notion (géopolitique, économique, littéraire) très datée, qui n'est plus guère en usage, le second s'inscrit au contraire dans le cadre des réflexions et débat actuels sur la « mondialisation ». B. Mouralis y analyse avec finesse les discours tenus sur ce phénomène, qu'il s'agisse de le célébrer ou de le dénoncer, et voit dans les propos de ses détracteurs l'expression de la vitalité toujours présente de la « pensée romantique » dans ce qu'elle a de plus humaniste et progressiste.

Cet ouvrage brillant, dans lequel l'érudition et la profondeur de pensée s'allient à une grande limpidité d'expression pour le plus grand plaisir du lecteur, offre ainsi un vaste panorama qui permet d'embrasser tous les centres d'intérêt et les idées majeures qui ont marqué les travaux de B. Mouralis depuis plus de trente ans, c'est-à-dire depuis son travail de doctorat sur « Littérature africaine et développement ». On retrouve ainsi, de chapitre en chapitre, le thème-clé de la « concurrence des discours », la réflexion sur la formation et le discours des intellectuels africains, à la croisée de deux cultures, ainsi que leur accès au statut de producteurs d'un savoir. Ce qui fait

par ailleurs tout l'intérêt des recherches de B. Mouralis est leur caractère pluridisciplinaire, très largement ouvert sur les questions philosophiques, anthropologiques, historiques, sociologiques, économiques, etc. C'est ainsi par exemple que l'auteur n'hésite pas à aborder des questions aussi peu « poétiques » que celles de l'impôt ou de la conception de l'État. La littérature n'est donc jamais envisagée comme objet autotélique : l'analyse littéraire est ici toujours mise en relation avec d'autres champs disciplinaires, ce qui donne à l'ensemble de la réflexion une hauteur de vue d'autant plus précieuse qu'elle est rare.

Une autre caractéristique extrêmement appréciable réside dans l'examen critique auquel B. Mouralis soumet toutes sortes d'idées et notions assez communément admises, qui servent souvent de cadre de pensée et d'analyse à des démonstrations manquant de nuances ou reposant sur des schématisations figées, approximatives, voire erronées. C'est ainsi qu'il remet par exemple en cause l'opposition entre colonial et postcolonial, centre et périphérie, négritude et idéal universel ; ou qu'il s'élève contre les simplifications abusives consistant notamment à parler de « la » colonisation, sans tenir compte de l'extrême complexité du phénomène et des situations très différentes que le terme recouvre selon les périodes et les lieux concernés. Il s'intéresse aussi aux *a priori* négatifs qui pèsent sur des champs de recherche tels que l'orientalisme et l'africanisme : sans en ignorer les limites ou les préjugés qui les sous-tendent, il adopte un point de vue nuancé en montrant que ces aspects indéniables ne doivent pas conduire à disqualifier en bloc le savoir que ces disciplines ont produit ni l'influence qu'elles ont pu exercer à différents niveaux.

On perçoit enfin chez B. Mouralis – et ce n'est pas la moindre des qualités de cet ouvrage – un profond attachement à certains idéaux hérités des Lumières, à cet « humanisme républicain » dont il parle à propos de R. Maran et G. Monnerville (p. 191) et en vertu duquel il n'hésite pas à « dire haut et fort que tout ne se vaut pas et que, par exemple, ce n'est pas être raciste si j'affirme qu'un État laïque me paraît, dans l'ordre des valeurs [...], infiniment supérieur à un État théocratique ou que le Code de la famille algérien me paraît un obstacle au bonheur du peuple » (p. 160). C'est à ces mêmes valeurs universelles que font aussi appel les dernières lignes de l'ouvrage : « Face à la mondialisation et à l'annonce – voire la célébration – de la mort des derniers intellectuels, le romantisme demeure en définitive un appel toujours vivant qu'il nous faut savoir entendre : pensons-nous qu'il est encore possible de lutter pour l'établissement de nouvelles solidarités ou devons-nous nous contenter de croire qu'il suffit de laisser jouer des forces extérieures à notre libre-arbitre, des instances de régulation chargées de faire notre bonheur ? ».